

### Citation

« Les bonnes institutions sociales sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter son existence absolue pour lui en donner une relative, et transporter le moi dans l'unité commune ; en sorte que chaque particulier ne se croie plus un, mais partie de l'unité, et ne soit plus sensible que dans le tout. »

Cette citation de Jean-Jacques Rousseau, tirée d'*Émile ou De l'éducation* (1762), offre une perspective radicale sur le rôle des institutions sociales dans la formation de l'individu et sa relation avec la communauté.

### Analyse détaillée de la citation

- « Les bonnes institutions sociales sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme » : L'emploi du terme « dénaturer » est frappant. Dans le contexte de la pensée de Rousseau, il ne s'agit pas d'une corruption de l'homme, mais plutôt d'une transformation de son état naturel, supposément caractérisé par une existence « absolue » et indépendante, vers un état civil et social. Rousseau, dans d'autres passages, oppose l'« homme naturel », qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à son semblable, à l'« homme civil », qui n'est qu'une unité fractionnaire dont la valeur réside dans son rapport avec le corps social. Les bonnes institutions auraient donc pour fonction de soustraire l'homme à cette existence isolée et de le façonner pour la vie en société.

- « lui ôter son existence absolue pour lui en donner une relative » : Cette proposition est centrale. L'« existence absolue » de l'individu dans l'état de nature, où il est une unité autonome, est niée au profit d'une « existence relative », qui dépend de sa place et de sa fonction au sein de la communauté. L'individu n'est plus un tout en soi (« nul homme n'est une île entière »), mais une partie d'un ensemble plus vaste, un « continent ». Son identité et sa valeur sont désormais définies par son rapport à ce tout.

- « et transporter le moi dans l'unité commune » : Ici, Rousseau décrit un processus d'identification où le « moi » individuel est en quelque sorte absorbé ou intégré dans une « unité commune », qui représente le corps social dans son ensemble. L'individu cesse de se percevoir comme une entité séparée et place son identité au sein du collectif. Les « bonnes institutions » facilitent ce transfert en créant un sentiment d'appartenance et de solidarité.

- « en sorte que chaque particulier ne se croie plus un, mais partie de l'unité » : Cette conséquence logique du transport du moi est cruciale. L'objectif des bonnes institutions est de modifier la conscience de soi de l'individu, le faisant passer d'une perception d'autonomie à celle d'interdépendance. L'individu ne doit plus se considérer comme un « atome » isolé, mais comme une cellule au sein d'un organisme, dont le bien-être est lié à celui de l'ensemble.

- « et ne soit plus sensible que dans le tout » : Cette dernière partie radicalise l'idée précédente. La sensibilité, les affects, voire les intérêts de l'individu sont désormais subordonnés à ceux du corps social. L'individu ne ressent pleinement que ce qui affecte l'unité commune.

### Problématisation

-La légitimité de la « dénaturation » de l'individu au nom du bien commun : Jusqu'à quel point les institutions sociales ont-elles le droit de transformer la nature individuelle ? Cette transformation ne risque-t-elle pas de conduire à une suppression de la singularité et de l'autonomie, valeurs pourtant défendues par certains courants de pensée ? Comment concilier l'idée d'un individu libre et responsable de ses actions avec la nécessité de le « dénaturer » pour l'intégrer à la communauté ?

-Le risque d'aliénation et de perte d'identité individuelle : En transportant le « moi » dans l'unité commune et en ne rendant l'individu « sensible que dans le tout », ne risque-t-on pas de nier l'existence et les besoins propres de chaque individu ? Cette fusion dans le collectif ne peut-elle pas entraîner une aliénation, où l'individu se sent étranger à lui-même et dépourvu d'une existence authentique en dehors de la communauté ?

-La tension entre l'unité collective et la diversité individuelle : Comment une société qui vise à ce que chaque particulier ne se croie plus « un » mais « partie de l'unité » peut-elle intégrer et valoriser la diversité des opinions, des talents et des aspirations individuelles ? Cette vision ne risque-t-elle pas de conduire à un conformisme étouffant, où toute forme de singularité est perçue comme une menace à l'unité ?

-La définition du « bien » du tout par rapport au bien des parties : Qui définit ce qui est « sensible dans le tout » ? Le bien de la communauté est-il nécessairement la somme des biens individuels, ou peut-il exister des intérêts collectifs qui entrent en conflit avec le bien-être de certains individus ? Comment arbitrer ces conflits et éviter que le sacrifice de l'individu ne soit pas justifié par un réel bénéfice pour l'ensemble ?

-La possibilité d'un équilibre entre l'individu et la communauté : La vision de Rousseau semble privilégier une absorption de l'individu dans la communauté. Est-il possible de concevoir des institutions sociales qui favorisent l'appartenance et la solidarité sans pour autant nier l'existence et la valeur de l'individu en tant qu'entité distincte ? Comment trouver un « équilibre » entre les besoins de l'individu et les exigences de la vie en communauté, où les deux se nourrissent mutuellement ?

En conclusion, la citation de Rousseau met en lumière une conception forte du rôle des institutions sociales dans la création d'une unité collective en transformant profondément la perception que l'individu a de lui-même. Si cette vision met l'accent sur la cohésion sociale et le bien commun, elle soulève des questions cruciales quant au respect de la singularité, de l'autonomie et des droits de l'individu face à la puissance potentiellement absorbante de la communauté.

## Plan

### **I/Certes, la primauté de l'unité commune : l'effacement de l'individu au profit du collectif**

- 1/L'individu au service de la communauté
- 2/Les rôles sociaux et l'effacement de l'identité individuelle
- 3/La menace à l'unité et la nécessité de la "dénaturation"

### **II/Mais, les limites et les tensions de la dénaturation : la persistance de l'individu face à l'unité collective**

- 1/La persistance des désirs individuels : l'impossible effacement du "moi" profond
- 2/Le conflit entre l'individu et les normes sociales : la remise en question de l'unité imposée
- 3/Les limites de l'unité imposée : la fragilité des constructions collectives niant l'individu

### **III/Alors, vers un équilibre entre l'individu et la communauté : redéfinition de l'unité sociale**

- 1/La nécessité d'un compromis : l'unité sociale comme recherche d'un équilibre dynamique
- 2/Les dynamiques de pouvoir : l'individu comme force constitutive et potentielle de transformation de la communauté
- 3/Vers une redéfinition de l'unité : une communauté inclusive et respectueuse de l'individualité

## **I/Certes, la primauté de l'unité commune : l'effacement de l'individu au profit du collectif**

Cette première partie explorera comment les œuvres d'Eschyle, de Spinoza et de Wharton mettent en scène des contextes sociaux où l'unité collective est valorisée au point de reléguer, voire de nier, l'existence individuelle absolue prônée par Rousseau.

### **1- L'individu au service de la communauté**

*Les Sept contre Thèbes :*

-ÉTÉOCLE : "Peuple de Cadmos, il faut dire ce que les circonstances exigent, lorsqu'on tient le gouvernail de la cité et qu'on veille sur la chose publique, sans laisser le sommeil fermer ses paupières." Cette citation montre Étéocle, en tant que chef, se présentant comme entièrement dévoué à la surveillance et au bien-être de la cité, plaçant les besoins de la communauté avant son propre repos. Il utilise la métaphore du pilote d'un navire pour illustrer sa responsabilité envers la sécurité de Thèbes.

-ÉTÉOCLE : "C'est aussi le moment pour vous tous, qui n'avez pas encore atteint la force de la jeunesse ou qui en avez dépassé l'âge, de tendre tous votre vigueur, et, chacun faisant son devoir comme il convient, de porter secours à la ville, aux autels des dieux du pays, afin que leur culte ne soit jamais effacé ; à vos fils et à la Terre maternelle, qui, lorsque, enfants, vous vous traîniez sur son sol bienveillant, s'est chargée de tous les soins de votre éducation et vous a nourris pour être des citoyens fidèles et pour la protéger de vos boucliers dans le besoin présent." Dans ce passage, Étéocle exhorte tous les citoyens, quelles que soient leur force physique ou leur âge, à contribuer à la défense de la cité, de ses dieux et de leur patrie. Il insiste sur le devoir de chaque individu envers la communauté qui l'a élevé et nourri, soulignant l'interdépendance de l'individu et de la cité.

-ÉTÉOCLE : "Nos intérêts, j'ose le croire, sont les vôtres ; car une ville qui prospère honore les dieux." Ici, Étéocle cherche à établir une communauté d'intérêts entre les dieux et la cité de Thèbes. Il suggère que le bien-être de la communauté se traduit par l'honneur rendu aux dieux, impliquant que les efforts des citoyens pour la prospérité de la ville servent également les intérêts divins. Cette vision renforce l'idée que l'action individuelle au service de la communauté a une portée plus large, bénéficiant également à l'ordre religieux et cosmique.

*Les Suppliantes :*

-LE ROI (Pélasgos) : "Vous n'êtes pas assises au foyer de ma demeure. Si c'est la communauté des Argiens qui est souillée, c'est au peuple à s'occuper en commun des remèdes. Pour moi, je ne puis faire de promesse avant d'en avoir référé à tous les Argiens." Cette citation montre Pélasgos, le roi d'Argos, reconnaissant que la décision d'accorder l'asile aux Suppliantes a des implications pour l'ensemble de la communauté argienne. Il refuse de prendre une décision seul, insistant sur la nécessité de consulter le peuple,

illustrant ainsi un leadership qui place la délibération collective et l'intérêt de la communauté au centre de la décision politique.

-DANAOS : "Mes enfants, il faut que vous offriez aux Argiens des vœux, des sacrifices et des libations comme à des dieux de l'Olympe, puisque, d'un accord unanime, ils viennent de nous sauver." Danaos exhorte ses filles à honorer les Argiens pour leur soutien et leur décision unanime de leur accorder l'asile. Il compare les Argiens à des dieux, soulignant l'importance de la gratitude et de la reconnaissance des individus envers la communauté qui leur a offert protection. Cela met en lumière le rôle des Danaïdes dans l'établissement de relations positives avec leur communauté d'accueil.

-LE CHŒUR (des Danaïdes) : "Que la déesse des suppliants, Thémis, fille de Zeus qui dispense les destins, jette un regard sur nous, pour que notre fuite n'ait pas de suites fâcheuses. Et toi, tout vénérable et sage que tu es, apprends d'une plus jeune que toi qu'en respectant un suppliant tu assures ta prospérité ; car les dieux [agrément 14] les offrandes qui leur viennent d'un cœur pur." Bien que le chœur des Danaïdes soit principalement préoccupé par sa propre sécurité, cette citation met en avant l'idée que le respect des suppliants (donc des étrangers cherchant refuge au sein de la communauté) est bénéfique pour la prospérité de celui qui les accueille et, par extension, de sa communauté. Le chœur cherche à convaincre le roi Pélasgos que servir leur cause sert également le bien de sa propre cité en s'alignant sur les valeurs divines de la justice et de l'hospitalité.

- "Sujet enfin, qui fait par le commandement du souverain ce qui est utile au bien commun et par conséquent aussi à lui-même." Dans cette citation, Spinoza définit le sujet non pas comme un simple exécutant des ordres, mais comme quelqu'un dont les actions, bien que dictées par le souverain, sont orientées vers le bien commun, ce qui bénéficie en retour à l'individu lui-même. L'obéissance au souverain est donc présentée comme un service rendu à la communauté et, indirectement, à soi-même.

- "Quant à la piété, la plus haute sorte en est (d'après ce que nous avons montré dans le précédent chapitre) celle qui s'exerce en vue de la paix et de la tranquillité de l'État ; or elle ne peut se maintenir si chacun doit vivre selon le jugement particulier de sa pensée. Il est donc impie de faire quelque chose selon son jugement propre contre le décret du souverain de qui l'on est sujet, puisque, si tout le monde se le permettait, la ruine de l'État s'ensuivrait." Ici, Spinoza affirme que la forme la plus élevée de piété consiste à agir pour la paix et la tranquillité de l'État. Il soutient que suivre son propre jugement à l'encontre des décrets du souverain est impie car cela mettrait en danger l'existence même de la communauté politique. L'individu est donc appelé à subordonner son jugement personnel à l'autorité souveraine pour le bien de l'État.

- " Ici comme au chapitre XVIII nous concluons donc que ce qu'exige avant tout la sécurité de l'État, c'est que la piété et la religion soient comprises dans le seul exercice de la charité et de l'équité, que le droit du souverain de régler toutes choses tant sacrées que profanes se rapporte aux actions seulement et que pour le reste il soit accordé à chacun de penser ce qu'il veut et de dire ce qu'il pense ." Bien que cette citation mette en avant la liberté de pensée et d'expression, elle la place dans un cadre où la sécurité de l'État est primordiale. Spinoza suggère que la contribution essentielle des individus à la communauté réside dans la pratique de la charité et de l'équité, tandis que le souverain a le droit de réguler les actions pour assurer la sécurité. Implicitement, l'individu sert la communauté en agissant de manière charitable et équitable, contribuant ainsi à la stabilité de l'État qui permet ensuite la liberté de pensée. La note indique que cette idée est reprise de l'historien romain Tacite et était partagée par des théoriciens politiques proches de Spinoza.

- « Ce "qui se fait" ou "ne se fait pas" jouait un rôle aussi important dans [s]a vie [...] que les terreurs superstitieuses dans les destinées de ses aïeux, des milliers d'années auparavant ». Cette citation, qui décrit Newland Archer, met en lumière l'importance primordiale des conventions sociales dans la communauté du "vieux New York". Archer se sent lié par ces règles non écrites presque au même titre que par des instincts ancestraux. Son respect des usages, même s'il les trouve parfois absurdes, est une forme de service à la communauté, car il maintient la cohésion et l'ordre social en se conformant à ses attentes.

- « Ses jours étaient remplis, et remplis avec honneur. N'était-ce pas tout ce qu'un homme de bien pouvait demander ? ». Cette réflexion sur la vie de Newland Archer à la fin du roman suggère que le service à la communauté est considéré comme une voie honorable et satisfaisante pour un individu au sein de cette société. Archer a participé à diverses initiatives philanthropiques, municipales et artistiques, se conformant au rôle de "bon citoyen" tel qu'il est défini par sa communauté. Bien qu'il ait sacrifié ses désirs personnels, il trouve une forme de valeur et de respect dans son engagement envers le bien commun.

- En référence à la décision de Newland de ne pas s'enfuir avec Ellen Olenska, il est dit qu'il « honorait ce passé dont il portait le deuil » et qu'il restait attaché aux valeurs de son monde, y compris « le sens du devoir ». Bien que cette décision soit profondément personnelle et marquée par le regret, elle est aussi une forme de service à sa communauté. En restant avec sa femme May et en maintenant les apparences, Archer préserve la stabilité de sa famille et se conforme aux normes sociales strictes de son époque, évitant ainsi le scandale et l'ostracisation qui auraient affecté toute sa communauté. Son choix, bien que douloureux pour lui, maintient l'ordre social et respecte les traditions auxquelles sa communauté est profondément attachée.

## **2- Les rôles sociaux et l'effacement de l'identité individuelle : l'individu défini par sa fonction dans la communauté**

-Dans *Les Sept contre Thèbes*, Étéocle tente de confiner les femmes à l'intérieur de leur maison, refusant de les voir circuler dans la cité, ce qui peut être interprété comme une tentative de maintenir un ordre social où les rôles sont clairement définis et où l'unité de la cité est associée à une image guerrière masculine. Le chœur de jeunes filles, initialement terrifié et dépendant de la protection masculine, incarne une forme d'identité collective féminine, sensible à la menace qui pèse sur la cité.

-La scène des blasons où sont décrits les défenseurs thébains à chaque porte. Bien qu'ils soient décrits individuellement avec leurs blasons (pour certains), ils incarnent avant tout les vertus civiques nécessaires à la défense de la cité. Ils apparaissent comme des « variantes individuelles du tout », où leur fonction de soldat au service de Thèbes prime sur leur singularité, à l'exception notable d'Étéocle. On pourrait citer, par exemple, la description de Mélanippe à la porte Proitide, différencié par ses « vertus civiques ».

### *Les Suppliantes :*

-LE CHŒUR (des Danaïdes) : « D'une seule voix, fondons nos plaintes lugubres, nos cris déchirants. » (D'après notre conversation précédente, et l'idée de "individu collectif et indifférencié"). Cette citation illustre la fusion des identités individuelles au sein du chœur. Les cinquante Danaïdes s'expriment comme une seule entité (« d'une seule voix »), leurs plaintes et leurs cris étant collectifs plutôt qu'individuels. Elles sont un « personnage pluriel qui dit "je" ».

-LE CHŒUR (des Danaïdes) : « C'est toi, la cité ; c'est toi, le peuple : monarque sans contrôle, tu es le maître de l'autel, foyer de la contrée. Les seuls suffrages ici sont les signes de ta tête ; le seul sceptre, celui que tu tiens sur ton trône ; toi seul tu décides de tout. » (D'après notre conversation précédente). Bien que s'adressant au roi, cette citation souligne la définition des Danaïdes par leur statut de suppliantes, un rôle social qui efface leur identité individuelle au profit de leur position de groupe dépendant de la décision du roi et de la communauté d'Argos. Elles se définissent par leur besoin de protection au sein de cette nouvelle communauté.

-Le chœur des Suppliantes est composé de cinquante jeunes filles, formant un tout indifférencié. Le groupe nominal « ma voix » indique qu'elles forment une « troupe » ayant la même « antique aïeule ». Leur identité est collective, définie par leur lien de parenté et leur statut de groupe de femmes en quête d'asile. On pourrait citer les premiers vers où elles évoquent leur ascendance commune : « Zeus protecteur des suppliants, daigne jeter un regard favorable sur cette troupe de femmes qui implore ton secours, partie du delta fertile du Nil, venue de cette terre sainte, en chassant les traces sablonneuses de ses pas, pour chercher un refuge dans Argos. » (D'après des connaissances générales de la pièce, confirmant l'idée de communauté définie par l'origine et le statut).

- « Pour vivre dans la sécurité et le mieux possible, les hommes ont dû nécessairement aspirer à s'unir en un corps et ont fait par là que le droit que chacun avait de Nature sur toutes choses appartînt à la collectivité et fût déterminé non plus par la force et l'appétit de l'individu mais par la puissance et la volonté de tous ensemble ». Cette citation illustre clairement comment, selon Spinoza, l'individu, pour sa propre sécurité et bien-être, renonce à son droit naturel individuel au profit de la collectivité. Son droit et, par extension, son action, sont désormais définis par la volonté de l'ensemble de la communauté. L'individu est ici défini par sa participation à ce corps collectif et par la soumission de son propre pouvoir à celui de la communauté.

-« Ce qui est utile au bien commun [est] par conséquent [utile] à [l'individu] lui-même ». Cette citation souligne l'interdépendance entre l'individu et la communauté. L'utilité et le bien de l'individu ne sont pas conçus en dehors de ceux de la communauté, mais y sont intrinsèquement liés. L'individu est donc défini, en partie, par sa contribution et sa dépendance au « bien commun ». Son rôle dans la communauté est de participer à ce qui est bénéfique à l'ensemble, ce qui, en retour, lui est également profitable.

- « Il faut que l'individu transfère à la société toute la puissance qui lui appartient, de façon qu'elle soit seule à avoir sur toutes choses un droit souverain de Nature, c'est-à-dire une souveraineté de commandement à laquelle chacun sera tenu d'obéir, soit librement, soit par crainte du dernier supplice ». Cette citation met en évidence la nécessité pour l'individu de se soumettre à l'autorité souveraine pour le maintien de la société. L'individu est défini par son obligation d'obéissance aux commandements du souverain, qui agit au nom de la communauté. Son identité individuelle, en termes de pouvoir et d'action politique, est effacée au profit de son rôle de sujet obéissant au sein de l'État. Cette soumission, qu'elle soit volontaire ou forcée, définit sa place et sa fonction dans l'ordre social établi pour la sécurité collective.

- « Isolément, ceux-ci trahissaient leur médiocrité intellectuelle ; mais en bloc, ils représentaient « New York », et, par une habitude de solidarité masculine, Newland Archer acceptait leur code en fait de morale. Il sentait instinctivement que, sur ce terrain, il serait à la fois incommode et de mauvais goût de faire cavalier seul. ». Cette citation montre comment Newland Archer est en partie défini par son appartenance au groupe masculin de son milieu social « New York ». Son identité individuelle est effacée au profit de son rôle de membre de ce groupe, adhérant à leurs normes morales par une « habitude de solidarité masculine ». Il est attendu de lui qu'il se conforme au « code » de sa communauté.

-« Que suis-je désormais ? » se demande ainsi Archer après son mariage. La réponse lui paraît évidente : « je suis un gendre, rien de plus. » ». Cette introspection d'Archer révèle comment son mariage le réduit à un rôle social prédéfini, celui de « gendre ». Son identité individuelle semble s'effacer derrière cette fonction familiale au sein de la communauté.



Il se définit non pas par ses aspirations personnelles à ce moment-là, mais par sa position relationnelle au sein de sa nouvelle famille et, par extension, de la société new-yorkaise.

- Newland se plie aux diktats d'une caste de privilégiés sans grande culture et que « la femme qu'il épouse est le modèle parfait de l'épouse idéale selon les normes de ce petit monde ». Bien qu'il ne s'agisse pas d'une citation directe des paroles d'un personnage, cette description de May Welland illustre parfaitement l'effacement de l'identité individuelle au profit d'un rôle social. May est définie par sa conformité aux attentes de la communauté bourgeoise new-yorkaise concernant ce qu'une épouse doit être. Son individualité est subordonnée à sa fonction sociale de « modèle parfait » d'épouse.

### **3- La menace à l'unité et la nécessité de la « dénaturation » : l'individu comme obstacle potentiel à la cohésion**

-Dans *Les Sept contre Thèbes*, Polynice, en attaquant sa propre cité pour revendiquer le trône, représente une menace directe à l'unité de Thèbes. Étéocle perçoit le conflit fraternel comme un danger majeur pour la survie de la communauté. La malédiction familiale qui pèse sur les Labdacides souligne comment les actions et les désirs individuels peuvent avoir des conséquences désastreuses pour l'ensemble de la lignée et de la cité.

-L'appel de Danaos à la modestie de ses filles : Danaos exhorte ses filles à adopter un comportement modeste et effacé face aux Argiens, reconnaissant implicitement que leur apparence et leur situation d'étrangères pourraient être perçues négativement. Il leur conseille : « Que votre voix n'affecte pas d'abord la hardiesse et qu'aucune effronterie ne se lise sur vos visages au front modeste et dans vos yeux tranquilles ». Cette recommandation vise à faciliter leur acceptation par la communauté argienne en minimisant leur altérité et en adoptant une posture de soumission conforme à leur rôle de suppliantes.

-« il leur a donc fallu, par un établissement très ferme, convenir de tout diriger suivant l'injonction de la Raison seule (à laquelle nul n'ose contredire ouvertement pour ne paraître pas dément), de réfréner l'Appétit, en tant qu'il pousse à causer du dommage à autrui, de ne faire à personne ce qu'ils ne voudraient pas qu'il leur fût fait, et enfin de maintenir le droit d'autrui comme le sien propre ». Cette citation met en évidence que l'état naturel où chaque individu est guidé par son propre appétit et sa propre force constitue un obstacle à la sécurité et au bien-être collectif. Pour former une communauté unie et stable, il est nécessaire que les individus renoncent à ce droit naturel individuel et se soumettent à la direction de la raison et à la volonté commune. Ce processus implique une forme de « dénaturation » des individus, où leurs désirs et leurs impulsions égoïstes sont maîtrisés au profit de règles établies pour le bien de tous.

-«C'est donc seulement au droit d'agir par son propre décret qu'il a renoncé, non au droit de raisonner et de juger ; par suite nul à la vérité ne peut, sans danger pour le droit du souverain, agir contre son décret, mais il peut avec une entière liberté opiner et juger et en conséquence aussi parler, pourvu qu'il n'aille pas au-delà de la simple parole ou de l'enseignement, et qu'il défende son opinion par la Raison seule, non par la ruse, la colère ou la haine, ni dans l'intention de changer quoi que ce soit dans l'État de l'autorité de son propre décret. ». Ici, Spinoza souligne que la diversité des jugements individuels et la tendance de chacun à se croire détenteur de la vérité représentent une menace pour la paix civile. Pour que la communauté puisse vivre en paix, l'individu doit céder son droit d'agir selon son seul jugement. Bien que Spinoza préserve la liberté de penser et de s'exprimer (dans certaines limites), il insiste sur la nécessité de subordonner l'action individuelle aux décrets du souverain pour maintenir l'ordre et l'unité de l'État. C'est une autre forme de limitation de l'individu pour la cohésion sociale.

- Dans la communauté décrite par Wharton, l'individu est façonné par « le moule des contraintes sociales ». Bien qu'il ne s'agisse pas d'une citation directe du roman, cette description analytique met en évidence la pression exercée par la communauté pour que les individus se conforment à ses normes. Ce "moule des contraintes sociales" implique une forme de "dénaturation" des désirs et des inclinations individuelles pour s'intégrer. L'individu doit se plier aux attentes de la communauté, effaçant potentiellement son identité unique pour ne pas menacer l'ordre établi.

-À propos d'Ellen Olenska qui apparaît avec une robe rouge et un collier d'ambre, la source mentionne que cela « lui donnaient l'air d'une petite bohémienne ». Cette description montre comment une simple expression d'originalité individuelle, perçue comme déviante par les normes de la communauté, peut entraîner une forme de marginalisation ou de catégorisation comme étrangère au groupe ("bohémienne"). Cela souligne que ceux qui ne se conforment pas aux attentes peuvent être vus comme une menace à l'unité et à la pureté des normes sociales. De plus, la source précise que cette originalité aurait été méprisée par Lefferts, « premier arbitre de New York en matière de "bon ton" », indiquant une forte pression sociale pour la conformité afin d'éviter le rejet.

## **II/Mais, les limites et les tensions de la dénaturation : la persistance de l'individu face à l'unité collective**

Cette deuxième partie mettra en évidence les résistances et les tensions qui émergent dans les œuvres étudiées face à la tentative de subordination totale de l'individu à l'unité commune.

### **1- La persistance des désirs individuels : l'impossible effacement du "moi" profond**

- Dans *Les Suppliantes* et *Les Sept contre Thèbes* d'Eschyle, malgré les pressions sociales et les destins collectifs, la persistance des désirs individuels et l'impossible

effacement du "moi" profond se manifestent à travers plusieurs personnages et situations.

Dans *Les Suppliantes*, le désir des Danaïdes d'échapper au mariage forcé avec leurs cousins égyptiens est le moteur principal de leur action et révèle une volonté individuelle de préserver leur autonomie et leur identité. Leur peur et leur détermination sont exprimées avec force, témoignant d'un "moi" profond qui refuse de se soumettre à un destin imposé. Par exemple, le chœur des Danaïdes exprime son angoisse et son désir de rester vierge : « Puissé-je avoir dans l'éther un siège contre lequel les nuages humides se changent en neige, ou un roc escarpé, inaccessible, invisible, sauvage, suspendu en l'air, une aire de vautour qui m'assurerait une chute profonde, avant de subir malgré mon cœur un hymen déchirant ! ». Cette citation illustre un désir profond d'échapper à une union non désirée, préférant même la mort. Leur identité en tant que femmes individuelles, avec leurs propres craintes et leur propre sens de ce qui est juste pour elles, transparaît dans leurs supplications et leurs refus. Elles insistent sur leur répulsion pour leurs cousins : « Car la race d'Égyptos, ces mâles d'une intolérable insolence qui courent sur mes pas avec des clameurs luxurieuses, cherchent à prendre de force la fugitive. ». Ce rejet n'est pas seulement une question de devoir familial, mais une expression d'un dégoût personnel profond.

De même, dans *Les Sept contre Thèbes*, le désir d'Étéocle pour la gloire et sa détermination à défendre Thèbes, même face à la malédiction paternelle, montrent la force de sa volonté individuelle. Bien qu'il agisse en tant que chef de la cité, ses motivations sont teintées d'une ambition personnelle et d'une fierté qui le distinguent du simple rôle de protecteur. Face aux avertissements du chœur et à la perspective de la mort, il maintient son dessein : « Mon esprit est trop bien aiguisé pour que tu l'émousses par des paroles. ». Cette réplique révèle une obstination individuelle, un "moi" profond qui ne se laisse pas facilement influencer par la peur ou la prudence collective. Son désir de ne pas être vu comme lâche et de laisser une trace mémorable le pousse à affronter son frère : « Un homme d'armes ne doit pas admettre une telle maxime. », répond-il au chœur qui suggère une victoire lâche. Même s'il est pris dans les "chaînes de la malédiction", son choix d'affronter Polynice est une décision individuelle, alimentée par un mélange complexe de devoir, de fierté et peut-être d'un désir tragique de confrontation. Son obsession d'aller tuer son frère est explicitement mentionnée comme un "mauvais désir", soulignant la persistance d'une volonté individuelle malgré les conséquences néfastes pour la communauté.

- Spinoza conçoit l'individu comme une entité complexe, traversée par des sensations et des émotions qui lui sont propres. Selon le dossier inclus dans les sources, il est essentiel de ne pas considérer l'individu comme un tout indivisible, mais de tenir compte de sa composition interne et de son ouverture vers l'extérieur. Chaque individu est unique dans ses affections : « chacun est traversé de sensations, d'émotions, etc., qu'il ne partage pas

avec les autres ». Cette singularité affective constitue une part essentielle et persistante du "moi" profond.

De plus, Spinoza souligne la puissance des affects et la difficulté, voire l'impossibilité, de les maîtriser complètement par la volonté. Il affirme que « comme nos émotions nous emportent et nous aveuglent malgré nous, nous ne pouvons rien promettre à leur égard : le contrat ne s'y applique pas, nous ne pouvons pas transférer cette puissance, puisque la force des passions ne nous appartient pas ». Cette citation met en lumière la nature intrinsèque et incontrôlable des désirs et des passions, qui ne peuvent être effacés par des engagements externes ou des décisions rationnelles. Chaque citoyen est ainsi « en lutte non seulement contre les autres mais contre sa propre barbarie, celle qui s'impose à lui lorsque ses passions le submergent ».

Dans sa définition du droit naturel, Spinoza lie directement celui-ci au désir et à la puissance individuelle : « Le droit naturel de chaque homme se définit donc non par la saine raison, mais par le désir et la puissance ». Il explique que les individus agissent naturellement selon leurs appétits : « Tout ce donc qu'un individu considéré comme soumis au seul empire de la nature juge lui être utile, que ce soit sous la conduite de la droite raison ou par la violence de ses passions, il lui est loisible de l'appéter en vertu d'un droit de nature souverain et de s'en saisir par quelle voie que ce soit ». Cette perspective insiste sur la primauté des désirs individuels dans la conduite humaine, même en l'absence de raison.

- Le personnage de Newland Archer illustre de façon frappante cette lutte entre ses désirs personnels et les contraintes de la société du "vieux New York". Dès le début, Archer se sent à l'étroit dans les conventions sociales et aspire à une vie plus authentique et intellectuellement stimulante. Son attirance pour Ellen Olenska, qui représente une rupture avec les normes de leur société, met en lumière la puissance de ses désirs individuels qui ne peuvent être facilement réprimés. Il reconnaît son aspiration à une vie différente lorsqu'il insiste auprès de May : « – Original ? Nous sommes tous aussi pareils les uns aux autres que ces poupées découpées dans une feuille de papier plié. Ne pourrions-nous pas être un peu nous-mêmes, May ? ». Cette citation révèle un désir profond d'authenticité et une frustration face à l'effacement de l'individualité au profit des conventions sociales.

Malgré son engagement avec May Welland, l'attirance d'Archer pour Ellen persiste, soulignant l'impossibilité d'effacer ses sentiments les plus profonds. Il se construit même un « sanctuaire qui bientôt était devenu le seul théâtre de sa vie réelle ; là aboutissaient toutes ses idées, tous ses sentiments. Hors de là, sa vie ordinaire lui semblait de plus en plus irréelle ». Cette image montre comment son "moi" profond, avec ses désirs et ses aspirations, continue d'exister en parallèle de sa vie sociale et ne peut être nié.

Ellen Olenska elle-même incarne la persistance du désir d'une vie authentique, même face à l'opprobre social. Son désir de « rompre tout à fait avec ma vie passée » et de devenir « comme tout le monde ici » se révèle rapidement illusoire. Son incapacité à se conformer pleinement aux attentes de la société new-yorkaise montre que son "moi" profond, façonné par des expériences et des valeurs différentes, ne peut être effacé. Elle exprime son désir de liberté avec force : « – Je veux être libre !... Je veux que tout le passé soit effacé ! ». Malgré la pression sociale et les conseils d'Archer de considérer les conséquences de ses actions sur sa réputation, son désir de liberté et d'authenticité demeure.

La conscience qu'a Archer de ce qui lui manque, « la fleur de la vie », à la fin du roman, témoigne également de la persistance de ses désirs individuels, malgré son choix de rester dans le cadre social établi. Même s'il a honoré son passé et rempli ses devoirs, le regret de ce qu'il n'a pas vécu avec Ellen souligne que son "moi" profond, avec ses aspirations amoureuses et sa soif d'une existence plus riche, n'a jamais disparu.

## **2- Le conflit entre l'individu et les normes sociales : la remise en question de l'unité imposée**

- Le conflit entre l'individu et les normes sociales, et la remise en question de l'unité imposée, sont des thèmes prégnants dans l'œuvre d'Eschyle :

- Dans *Les Sept contre Thèbes*, Étéocle incarne initialement le chef soucieux de l'unité de la cité face à la menace extérieure. Il exhorte les citoyens à défendre Thèbes, insistant sur l'intérêt collectif : « pas encore atteint la force de la jeunesse ou qui en avez dépassé l'âge, de tendre tous votre vigueur, et chacun faisant son devoir comme il convient [...] ». Cependant, son comportement autoritaire envers le chœur des femmes thébaines, dont la peur est une réaction individuelle face au danger, révèle une tension entre son leadership et les sentiments de la communauté. Il déclare : « aujourd'hui, le premier qui n'obéira pas à mon commandement, homme, femme, ou tout autre, verra un arrêt de mort porté contre lui : il sera lapidé par le peuple, sans pouvoir échapper à son destin ». Cette menace illustre une tentative d'imposer une unité par la force, niant la légitimité des émotions individuelles, en particulier celles des femmes.

Le chœur des femmes lui-même remet en question cette unité imposée par leur peur et leur recours aux dieux plutôt qu'à la figure d'Étéocle. Elles expriment leur angoisse face à la guerre : « La ville gémit du fond de son sol : ils nous enveloppent », montrant une réalité émotionnelle qui contraste avec la rationalité guerrière prônée par Étéocle. Leur insistance sur la puissance des dieux comme seuls véritables défenseurs de la cité : « le pouvoir des dieux est plus efficace encore. Souvent, quand l'homme est abattu par le malheur et qu'une douleur amère étend un nuage sur ses yeux, c'est un dieu qui le relève », souligne une divergence entre la confiance placée dans l'autorité humaine et le recours à une puissance supérieure par les individus.

De plus, le conflit personnel entre Étéocle et Polynice, motivé par la question de l'héritage, met en péril l'unité de la cité. L'intérêt individuel des deux frères supplante le bien commun, remettant en cause l'idée d'une communauté soudée. La décision d'Étéocle d'aller affronter son frère, malgré les avertissements du chœur, montre une priorité accordée à sa propre conception de l'honneur et à la malédiction familiale plutôt qu'à la sauvegarde de la cité.

Dans la fin ajoutée à la pièce, Antigone défie ouvertement le décret interdisant l'enterrement de Polynice. Elle s'oppose à l'autorité masculine et à l'ordre établi par sa propre action individuelle : « Eh bien, moi, je déclare aux chefs des Cadméens que si personne ne veut m'aider à ensevelir celui-ci, c'est moi qui l'ensevelirai ». Cet acte de désobéissance individuelle face à une loi de la cité est une remise en question radicale de l'unité imposée et de la primauté des normes sociales.

Dans *Les Suppliantes*, les Danaïdes remettent en cause les normes sociales en vigueur en fuyant le mariage forcé avec leurs cousins. Leur statut d'étrangères cherchant asile à Argos met en lumière la tension entre l'accueil de l'individu en quête de protection et le risque que cela représente pour la communauté. Pélasgos, le roi d'Argos, est confronté à un dilemme où sa décision individuelle d'accorder l'asile doit tenir compte de l'avis du peuple et des conséquences potentielles pour la cité : « Le jugement est difficile à porter : ne me prends pas pour juge. Je te l'ai déjà dit ; ce que tu demandes, je ne puis le faire sans le peuple, en eussé-je le pouvoir. Je ne veux pas que le peuple me dise un jour, si par hasard un tel malheur arrivait : "Pour honorer des nouveaux venus, tu as perdu la ville." ». Cette citation montre la complexité de la prise de décision lorsqu'un individu au pouvoir doit arbitrer entre les demandes individuelles et le bien-être de la communauté.

-Spinoza critique les tentatives d'imposer une unité de pensée par la force. Il argumente que "vouloir tout régler par des lois, c'est irriter les vices plutôt que les corriger". La liberté de jugement est présentée comme une vertu essentielle, nécessaire à l'avancement des sciences et des arts. Spinoza montre que la diversité des opinions, tant qu'elle ne menace pas directement le pacte social, est inhérente à la condition humaine et doit être tolérée.

Spinoza considère que la fonction du souverain est de préserver la multitude en tant que telle, et non d'unifier la société. Il affirme que les différences et les résistances ne peuvent ni ne doivent être écrasées par l'État. Il faut laisser chacun libre de penser ce qu'il voudra et de dire ce qu'il pense pour maintenir la sûreté de l'État : « Ma conclusion est enfin que pour maintenir ce droit le mieux possible et assurer la sûreté de l'État, il faut laisser chacun libre de penser ce qu'il voudra et de dire ce qu'il pense ».

Selon Spinoza, les individus renoncent seulement à leur droit d'agir suivant le seul décret de leur pensée, et non au droit de raisonner et de juger « Puisque, en effet, le libre jugement des hommes est extrêmement divers, que chacun pense être seul à tout savoir et qu'il est impossible que tous opinent pareillement et parlent d'une seule bouche, ils ne pourraient vivre en paix si l'individu n'avait renoncé à son droit d'agir suivant le seul

décret de sa pensée. C'est donc seulement au droit d'agir par son propre décret qu'il a renoncé, non au droit de raisonner et de juger ».

Spinoza affirme qu'il est impossible d'enlever aux hommes la liberté de dire ce qu'ils pensent et que cette liberté peut être accordée sans danger pour le droit et l'autorité du souverain : « Nous avons ainsi montré : qu'il est impossible d'enlever aux hommes la liberté de dire ce qu'ils pensent ; que cette liberté peut être reconnue à l'individu sans danger pour le droit et l'autorité du ».

-Ellen Olenska, par son simple mode de vie et ses opinions, remet en question les fondements de la société new-yorkaise. Elle dénonce l'"absence de franchise" et l'hypocrisie des relations sociales, révélant les failles de l'unité apparente. Son incapacité à être absorbée par la communauté souligne la résistance de certaines individualités face à des normes sociales trop rigides et oppressives.

Le personnage d'Ellen Olenska incarne ce conflit en tant que femme séparée de son époux et vivant selon des règles différentes de celles de la société new-yorkaise. Son existence remet en question l'unité et l'homogénéité que la société tente de maintenir. « Mais l'arrivée de la comtesse Ellen Olenska, séparée de son époux dans des circonstances jugées scandaleuses, ébranle les certitudes de Newland, attiré par cette femme en décalage avec son milieu ». « Mme Olenska, étrangère au clan, séparée de son époux, d'autant plus livrée aux racontars qu'elle vit seule et songe au divorce, n'est pas une femme qui fait le mal (comme tant de femmes tyranniques chez Henry James), mais une femme qui le subit ».

-La question de la liberté individuelle face aux contraintes sociales est explicitement posée à travers le désir d'Ellen d'être libre et la réaction de la société à ce désir « – Mais... ma liberté : n'est-ce rien ? », « Notre législation favorise le divorce... nos habitudes sociales ne l'admettent pas »

Newland Archer est également pris dans ce conflit, tiraillé entre son désir pour Ellen et son devoir envers les normes sociales et sa famille. Il perçoit le poids étouffant des conventions « Quant à la tournée de visites qu'il doit faire au moment de l'annonce de ses fiançailles, le récit précise qu'elle avait laissé à Newland “le sentiment d'avoir été montré comme un captif dans un ‘triomphe’ »

Ellen remet en question l'idée que l'Amérique est fondamentalement différente des sociétés européennes en termes de liberté et de conventions. « C'est un peu bête, dit-elle, d'avoir découvert l'Amérique pour en faire la copie des autres pays ».

### **3- Les limites de l'unité imposée : la fragilité des constructions collectives niant l'individu**

-La tragédie des *Sept contre Thèbes*, avec la mort des deux frères et le siège de la cité, illustre l'échec d'une unité qui n'a pas su intégrer et résoudre les conflits individuels et familiaux. L'unité imposée par Étéocle pour défendre Thèbes est finalement brisée par le fratricide, résultat direct de l'antagonisme entre deux volontés individuelles.

-La division du chœur à la fin des *Sept contre Thèbes* (dans l'ajout) : Après la mort des deux frères, le chœur des femmes de Thèbes se divise en deux. Un premier demi-chœur veut rendre hommage à Polynice au nom des liens du sang et d'un deuil commun à toute la race, tandis que le second demi-chœur soutient la décision de la cité d'honorer Étéocle, qui a défendu Thèbes. Cette division finale montre l'éclatement de l'unité civique face à des impératifs individuels (la pitié familiale d'Antigone) et des interprétations divergentes de la justice et du devoir. La décision d'Antigone de braver le décret de la cité pour enterrer son frère Polynice est un acte individuel qui met en lumière les limites d'une unité imposée par la loi civique lorsqu'elle entre en conflit avec des valeurs personnelles ou des liens familiaux et religieux. Cette opposition conduit à une fragmentation de la communauté thébaine, initialement unie dans la défense de la cité.

-Spinoza met en garde contre les dangers d'un État qui chercherait à écraser toute forme de différence. Il considère que la fonction de l'État est de "préserver la diversité" et de laisser chacun développer sa propre foi. Une unité trop contraignante peut engendrer des résistances et des instabilités.

- Dans le chapitre XX, Spinoza souligne l'inefficacité et les conséquences négatives de vouloir contrôler les pensées : « Nul souverain ne peut dire à ses sujets ce qu'ils doivent considérer comme vrai ou faux, ni même quelle foi ils doivent adopter : "Ces choses-là sont du droit propre de chacun, un droit dont personne, le voulût-il, ne peut se dessaisir". ». Cette citation met en évidence les limites du pouvoir souverain sur les consciences individuelles. Tenter d'imposer une croyance ou une opinion unique est non seulement impossible à réaliser pleinement, mais cela viole un droit fondamental de l'individu. De plus, Spinoza ajoute que « les hommes jugent de toutes choses suivant leur complexion propre. [...] Chacun est maître de sa propre pensée ». Cette diversité naturelle des jugements rend vaine toute tentative d'uniformisation intellectuelle.

Spinoza explique que vouloir imposer une unité de pensée conduit à l'hypocrisie et mine la véritable piété envers l'État : « Les lois condamnant les opinions sont de toute façon totalement inutiles, dans la mesure où il suffirait de cacher ce que l'on pense pour correspondre à la règle, ce qui ferait naître une nation d'hypocrites, les hommes ayant des paroles en désaccord avec leurs pensées intimes : "La bonne foi, cette première nécessité de l'État, se corromprait" ». En contraignant les individus à dissimuler leurs véritables opinions, l'État ne parvient pas à une réelle unité, mais plutôt à une façade de conformité. Cette hypocrisie détruit la confiance mutuelle, qui est un fondement essentiel pour la stabilité et la prospérité de l'État. Au contraire, dans une république libre où la diversité des opinions est admise, Spinoza prend l'exemple d'Amsterdam où « de



nombreuses religions coexistent pour illustrer ce qu'il nomme la concorde, c'est-à-dire la coexistence pacifique de la diversité des opinions dans une même communauté »

- Le roman d'Edith Wharton, *Le Temps de l'innocence*, illustre les limites d'une unité sociale rigide qui ne tolère pas la différence et la fragilité des constructions collectives qui nient l'individu. L'impossibilité pour Ellen Olenska de trouver sa place et le sacrifice des désirs de Newland Archer mettent en lumière cette fragilité.

L'étroitesse et l'intransigeance de la société du "vieux New York" sont soulignées, créant une unité oppressive pour ceux qui ne se conforment pas à ses codes. Comme le roman le décrit, l'individu est façonné par « le moule des contraintes sociales » de sa communauté, et dans cette communauté bourgeoise new-yorkaise, la sensation d'enfermement est exacerbée.

L'exclusion d'Ellen Olenska démontre la fragilité d'une unité qui rejette la différence. Son retour d'Europe et son statut de femme divorcée la placent en marge de la société new-yorkaise bien-pensante. On considère qu'elle ne « parl[e] pas la même langue » que les autres. Cette exclusion est palpable dans la manière dont la société la perçoit et la traite :

Elle est vue comme une étrangère au sein de sa propre communauté en raison de son expérience européenne et de son divorce. La société new-yorkaise, menée par des personnes ayant « des pensées un peu arriérées », n'admet pas le divorce, contrairement à la législation américaine.

Ellen elle-même ressent cette exclusion et l'hypocrisie qui règne : « [l]a solitude, c'est de vivre parmi tous ces gens aimables qui ne vous demandent que de dissimuler vos pensées. ». Cette citation exprime la pression exercée par la communauté pour se conformer et la solitude ressentie par ceux qui ne peuvent le faire.

La société new-yorkaise est décrite comme une « redoutable machine qui avait été bien près de la broyer », illustrant la force destructrice de cette unité imposée sur l'individu qui s'écarte de la norme.

Le renoncement de Newland Archer à ses désirs individuels au nom de la cohésion sociale illustre également la fragilité de cette unité. Bien qu'il aspire à une vie différente avec Ellen, il se soumet aux attentes de sa communauté :

Archer reconnaît le conformisme étouffant de son milieu : « Nous sommes tous aussi pareils les uns aux autres que ces poupées découpées dans une feuille de papier plié. ». Cette citation révèle sa conscience du manque d'individualité toléré par la société.

Malgré son désir de « s'en aller » avec Ellen dans un monde où les conventions n'existent pas, il est conscient que sa société sacrifie « presque toujours » l'individu à « l'intérêt collectif ».

Finalement, Newland « rentre dans le rang » et épouse May Welland, se pliant aux « diktats d'une caste de privilégiés sans grande culture ». Son refus de revoir Ellen à la fin du roman symbolise la victoire de la communauté sur son désir individuel, emprisonné par « l'habitude, les souvenirs ».

### III/Alors, vers un équilibre entre l'individu et la communauté : redéfinition de l'unité sociale

Cette troisième partie tentera de synthétiser les observations précédentes pour proposer une vision plus nuancée du rapport individu-communauté à travers les œuvres analysées.

#### 1- La nécessité d'un compromis : l'unité sociale comme recherche d'un équilibre dynamique

-Les tragédies d'Eschyle, notamment *Les Sept contre Thèbes*, montrent que la survie de la communauté peut exiger des sacrifices individuels, mais que la négation totale des désirs et des liens individuels peut mener à la destruction. L'idéal d'unité ne peut faire abstraction des complexités de la nature humaine et des conflits qui en découlent. Un compromis entre les exigences de la cité et les aspirations individuelles semble nécessaire pour une stabilité durable.

-La pensée de Spinoza offre un modèle d'unité sociale qui reconnaît la diversité des individus tout en insistant sur la nécessité d'un cadre politique commun pour garantir la paix et la sécurité. La "dénaturation" rousseauiste est ici nuancée : il ne s'agit pas d'ôter à l'homme son existence propre, mais de la réguler par des lois qui visent le bien commun, permettant ainsi à chacun de vivre le mieux possible. L'unité sociale spinoziste repose sur un équilibre entre la liberté individuelle de penser et de s'exprimer et la soumission aux lois de l'État.

-*Le Temps de l'innocence* illustre les conséquences d'un manque de flexibilité et de compromis dans les institutions sociales. L'incapacité de la société new-yorkaise à intégrer Ellen et à accepter une évolution de ses normes conduit à la souffrance individuelle et à une forme de stagnation sociale. Wharton suggère qu'une unité sociale véritablement viable doit être capable d'évoluer et de s'adapter aux aspirations individuelles sans pour autant se désagréger complètement.

#### 2- Les dynamiques de pouvoir : l'individu comme force constitutive et potentielle de transformation de la communauté

-Les personnages d'Étéocle et de Polynice dans *Les Sept contre Thèbes* montrent que les individus, par leurs actions et leurs motivations, sont des forces majeures qui façonnent le destin de la communauté. Même le chœur, par ses réactions émotionnelles, exerce une forme de pouvoir au sein de la tragédie. L'unité sociale n'est pas un bloc monolithique, mais un ensemble dynamique influencé par les actions et les réactions de ses membres.

-Spinoza insiste sur l'idée que le pouvoir de l'État émane de la puissance collective des individus. La communauté n'est pas une entité transcendante qui écrase l'individu, mais une construction résultant de l'union des forces individuelles. De plus, la liberté de pensée et d'expression, même lorsqu'elle est critique, peut être un moteur de progrès et de remise en question des institutions existantes.

-Ellen Olenska, bien qu'exclue, agit comme un catalyseur qui révèle les contradictions et les hypocrisies de la société new-yorkaise. Son individualité irréductible met en lumière la rigidité des normes sociales et la souffrance qu'elles engendrent. Wharton suggère que les individus qui refusent d'être totalement "dénaturés" peuvent devenir des agents de changement, même en marge de la communauté dominante.

### **3- Vers une redéfinition de l'unité : une communauté inclusive et respectueuse de l'individualité**

-La fin tragique des *Sept contre Thèbes* interroge la notion d'une unité fondée sur la confrontation et l'exclusion. Une vision plus inclusive de la communauté thébaine aurait peut-être pu prévenir le désastre. L'unité véritable ne réside pas dans l'effacement des différences, mais dans la capacité à les gérer et à les intégrer :

L'unité prônée par Étéocle au début de la pièce est une unité martiale et virile, axée sur la défense de la cité contre un ennemi extérieur. Cette unité semble exclure, voire mépriser, la perspective féminine exprimée par le chœur. Étéocle dit ainsi : « Si tu les entends, ne le laisse pas trop voir », et il critique les « cris vains et sauvages » des femmes. Cette tentative d'exclusion d'une partie de la communauté, dont la préoccupation pour le sort de la cité est pourtant manifeste, suggère une vision limitée de l'unité, basée sur la domination masculine et le silence des autres voix.

La pièce révèle que la véritable menace à l'unité thébaine ne vient pas tant de l'extérieur que de la division interne et de la querelle fratricide entre Étéocle et Polynice, motivée par la soif du pouvoir et de l'héritage. Le chœur exprime clairement la contamination de toute la cité par cette lutte intestine : « Cette querelle va précipiter la perte de ses fils. [...] Ô nouvelles douleurs qui viennent se mêler aux anciennes calamités de la maison ! ». Cette citation montre que le malheur d'une seule famille, en l'occurrence celle d'Œdipe, rejaille sur toute la communauté thébaine, mettant en péril son unité et sa survie.

Alors qu'Étéocle se concentre sur l'affrontement avec son frère, le chœur apparaît comme le véritable garant des valeurs de la cité, préoccupé par la souillure et le malheur

collectif : « Alors que le chœur, redoutant la souillure qui contaminerait toute la cité, essaie de le retenir sur scène, il ne songe qu'à l'honneur qu'il pourrait acquérir au combat : ainsi, à travers la thématique de la souillure, c'est désormais le chœur qui se préoccupe de l'intérêt commun et non plus Étéocle. ». Cette opposition entre l'ambition individuelle d'Étéocle et la préoccupation collective du chœur met en évidence les limites d'une unité imposée par le chef et ignorante des craintes et des souffrances d'une partie de la communauté.

La fin de la pièce, avec la mort des deux frères, aboutit non à une célébration de la victoire contre Argos, mais à un deuil collectif. Le chœur demande : « Mais quel nouveau malheur frappe encore notre ville ? » à l'annonce de la mort des rois. Ce focus sur la perte commune, transcendant l'issue de la bataille, suggère que l'unité se retrouve paradoxalement dans le partage de la souffrance plutôt que dans la victoire militaire ou l'adhésion forcée à une vision unique. Le chœur insiste sur la fusion des deux frères dans la mort : « Double est notre angoisse, double la douleur de ce meurtre mutuel, double le malheur qui vient de s'accomplir ». Cette reconnaissance d'une unité dans la tragédie, même entre ennemis, pourrait être interprétée comme un signe que l'opposition et l'exclusion ont finalement cédé la place à une commune humanité dans le malheur.

Ainsi, la fin des *Sept contre Thèbes* semble indiquer qu'une unité construite sur l'exclusion (des femmes, des voix dissidentes) et la confrontation (fratricide) conduit à la ruine. La tragédie pourrait suggérer qu'une vision plus inclusive de la communauté thébaine, tenant compte des diverses perspectives et cherchant à prévenir la division interne plutôt qu'à exacerber les conflits, aurait pu éviter le « malheur qui vient de s'accomplir ». L'unité véritable pourrait alors résider dans la capacité à reconnaître et à intégrer les différences au sein du corps social, plutôt que de chercher à imposer une uniformité illusoire.

-Spinoza, en prônant la tolérance et la liberté de philosopher, esquisse une conception de l'unité sociale qui repose sur le respect de la diversité des croyances et des modes de vie. L'État idéal est celui qui permet à chaque individu de s'épanouir sans menacer la paix sociale. L'unité n'est pas l'uniformité, mais la coexistence pacifique d'individus différents :

- Spinoza, en effet, prône une conception de l'unité sociale qui s'oppose à l'uniformité et repose sur la tolérance et la liberté de philosopher, permettant ainsi la coexistence pacifique d'individus aux croyances et modes de vie divers. L'État idéal, selon lui, est celui qui garantit cette liberté sans compromettre la paix civile.

Spinoza soutient que la liberté de penser et de dire ce que l'on pense est un droit naturel inaliénable auquel personne ne peut renoncer. Il affirme : « Si donc personne ne peut renoncer à la liberté de juger et d'opiner comme il veut, et si chacun est maître de ses

propres pensées par un droit supérieur de nature, on ne pourra jamais tenter dans un État, sans que la tentative ait le plus malheureux succès, de faire que des hommes, d'opinions diverses et opposées, ne disent cependant rien que d'après la prescription du souverain ». Cette liberté de jugement est essentielle et tenter de la supprimer ne peut qu'engendrer des troubles.

Pour Spinoza, la fin de l'État n'est pas de dominer les hommes ou de les contraindre à l'uniformité de pensée, mais au contraire de garantir leur sécurité et leur liberté. Il écrit : « Des fondements de l'État tels que nous les avons expliqués ci-dessus, il résulte avec la dernière évidence que sa fin dernière n'est pas la domination ; ce n'est pas pour tenir l'homme par la crainte et faire qu'il appartienne à un autre que l'État est institué ; au contraire c'est pour libérer l'individu de la crainte, pour qu'il vive autant que possible en sécurité, c'est-à-dire conserve, aussi bien qu'il se pourra, sans dommage pour autrui, son droit naturel d'exister et d'agir. Non, je le répète, la fin de l'État n'est pas de faire passer les hommes de la condition d'êtres raisonnables à celle de bêtes brutes ou d'automates, mais au contraire il est institué pour que leur âme et leur corps s'acquittent en sûreté de toutes leurs fonctions, pour qu'eux-mêmes usent d'une raison libre, pour qu'ils ne luttent point de haine, de colère ou de ruse, pour qu'ils se supportent sans malveillance les uns les autres. La fin de l'État est donc en réalité la liberté »

Spinoza considère que vouloir tout régler par des lois et interdire ce qui ne peut l'être est contre-productif. Il vaut mieux permettre la liberté de jugement, même si elle peut engendrer quelques inconvénients, car elle est nécessaire à l'avancement des sciences et des arts. Il affirme : « Ce que l'on ne peut prohiber, il faut nécessairement le permettre, en dépit du dommage qui souvent peut en résulter. [...] encore bien plus la liberté du jugement, qui est en réalité une vertu, doit-elle être admise et ne peut-elle être comprimée ».

L'unité sociale, selon Spinoza, se maintient par le fait que les individus renoncent à leur droit d'agir selon leur seul décret individuel au profit d'un pouvoir souverain qui garantit la paix. Cependant, ils ne renoncent pas à leur droit de raisonner et de juger. Ainsi, l'unité politique repose sur un accord d'agir selon les décrets établis pour la sûreté de l'État, tout en conservant la liberté de pensée et d'expression. Spinoza conclut : « Ma conclusion est enfin que pour maintenir ce droit le mieux possible et assurer la sûreté de l'État, il faut laisser chacun libre de penser ce qu'il voudra et de dire ce qu'il pense ».

La tolérance, chez Spinoza, ne signifie pas seulement une absence de contrainte, mais une reconnaissance de la diversité des opinions et des manières de vivre, tant qu'elles ne menacent pas la paix et la sécurité de l'État. Il insiste sur le fait que la piété et la religion doivent être comprises dans l'exercice de la charité et de l'équité, et que le droit du souverain ne doit concerner que les actions, laissant à chacun la liberté de penser et de dire ce qu'il veut. Il considère que les vrais perturbateurs de l'État sont ceux qui veulent détruire la liberté de jugement.

-*Le Temps de l'innocence* montre les limites d'une unité sociale fondée sur l'exclusion et l'hypocrisie. Le roman suggère qu'une société plus moderne et plus "civilisée" (selon les critères évoqués par Wharton à propos de la France) devrait être capable d'intégrer des individualités fortes et de remettre en question ses propres normes. L'unité de demain pourrait résider dans la reconnaissance et la valorisation de la diversité plutôt que dans la tentative de "dénaturer" l'individu :

Le roman dépeint avec une précision satirique une société new-yorkaise rigide et exclusive. L'appartenance à ce "vieux New York" repose sur une adhésion stricte à des codes et des conventions qui rejettent impitoyablement tout ce qui s'en écarte. Comme le souligne le texte, cette communauté rejette "hors du sein de la communauté tout être qui prétend avoir ses propres lois pour sortir de la norme". L'unité de ce groupe se maintient par une exclusion constante de ceux qui ne se conforment pas, au point que "ceux qui ne se conforment pas strictement aux règles sont condamnés, exclus, parfois même exécutés : à la fin du roman, Newland Archer note qu'à New York « on donnait la mort sans effusion de sang ». Cette "mort sans effusion de sang" est la mort sociale, l'ostracisation de ceux qui transgressent les tabous.

L'hypocrisie est un autre pilier de cette unité factice. Le roman met en lumière "l'artifice d'un code de l'honneur souvent hypocrite". Newland Archer lui-même est pris dans les contradictions d'une société qui prône certaines valeurs en public mais en tolère d'autres en privé. Il se rend compte qu'il serait prêt à défendre pour sa fiancée une liberté qu'il ne lui accorderait jamais en tant qu'épouse. Face à la situation d'Ellen Olenska, il se demande si "l'innocence de New York n'était-elle donc qu'une simple attitude ? Sommes-nous des pharisiens ?". La société new-yorkaise maintient l'intégrité de la famille et les conventions sociales en sacrifiant l'individu : "L'individu, dans ces cas-là, est presque toujours sacrifié à l'intérêt collectif ; on s'accroche à toute convention qui maintient l'intégrité de la famille, protège les enfants, s'il y en a". Cette adhésion rigide aux conventions, même lorsqu'elles sont injustes ou absurdes, est essentielle à la cohésion de ce "petit monde".

Ellen Olenska incarne la menace pour cette unité fondée sur l'exclusion et l'hypocrisie. Elle est une étrangère au clan, dont le passé et le désir de liberté "menacent la cohérence du groupe". Son aspiration à la liberté, "Je veux être libre ! Je veux que tout le passé soit effacé !", se heurte à la réponse hypocrite de la société new-yorkaise : "Notre législation favorise le divorce... nos habitudes sociales ne l'admettent pas" Ellen, en tant qu'individualité forte qui remet en question les normes établies, ne peut être intégrée dans cette structure rigide et devient un "corps insoluble que la petite communauté ne peut pas, ne pourra jamais absorber".

En contraste implicite avec cette société étouffante, le roman, à travers le regard d'Edith Wharton, suggère une vision plus moderne et "civilisée" qui valoriserait la diversité.

Wharton, vivant à Paris au moment de l'écriture, semble établir un parallèle avec la société française, qu'elle décrit plus en détail dans *Les Mœurs françaises et comment les comprendre*. Elle y loue "l'honnêteté intellectuelle" des Français et leur "courage de regarder les choses comme elles sont", contrastant cela avec l'hypocrisie du "vieux New York". Elle note que l'hypocrisie concernant "les relations sociales libres et franches entre hommes et femmes a contribué plus que tout autre chose à retarder la vraie civilisation aux États-Unis". Cette perspective suggère qu'une société véritablement "civilisée" devrait permettre une plus grande liberté individuelle et une reconnaissance des différences.

Bien que *Le Temps de l'innocence* se termine sur une note de mélancolie face à la rigidité du "vieux New York", il ouvre implicitement la voie à une réflexion sur une unité sociale future. La conscience croissante de Newland des limites de son monde, bien qu'il finisse par s'y conformer, et la figure d'Ellen comme une force qui ébranle les certitudes, suggèrent que le maintien d'une unité basée sur l'exclusion et le refus de la diversité est une voie vouée à l'échec face à un monde en mutation. L'émergence d'une nouvelle génération, comme Dallas Archer qui s'affranchit de certaines conventions, indique un mouvement vers une société potentiellement plus ouverte.